

TEMPERATURE

Du 11 août 1904.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, 3 P. M., and Soir.

Bulletin Meteorologique.

Washington, D. C., 11 août. Indications pour la Louisiane: Temps: averse vendredi et samedi, vents légers à frais variables.

LE TRAFIC

DU Port de la Nlle-Orléans.

Il est un fait certain, indéniable, c'est que le trafic du port de la Nouvelle-Orléans augmente chaque jour dans des proportions considérables et que sans accidents imprévus il prendra avant longtemps place parmi les plus importants de l'Union Américaine.

Si une compagnie aussi puissante que celle-ci, n'est pas en mesure de faire face à ce trafic croissant, c'est qu'elle a l'assurance d'y trouver un trafic rémunérateur.

Si elle ne savait pas que des cargaisons attendront ses vapeurs sur les quais des ports du Golfe la Compagnie du Canadian Pacific ne les y enverrait pas, et il est permis de croire que ce n'est pas sans une étude approfondie des ressources du sud des Etats-Unis et des progrès extraordinaires qu'il fait depuis quelques années qu'elle a pris cette décision.

Cette compagnie était d'ailleurs placée dans les meilleures conditions pour juger de notre avenir, puisque onze de ses navires sont déjà venus prendre des cargaisons à la Nouvelle-Orléans.

Et il faut qu'elle soit convaincue que notre commerce d'exportation va prendre des proportions inconnues jusqu'ici pour qu'elle hésite à donner une telle extension à la flotte qu'elle envisage dans le Golfe.

Les dix sept nouveaux bâtiments que la compagnie du Canadian Pacific va affecter au transport du grain et du coton entre le Golfe et l'Europe auront pour têtes de ligne la Nouvelle-Orléans et Galveston, et le port qui offrira le plus de ressources et de commodités en recevra le plus grand nombre.

C'est donc à la Nouvelle-Orléans que revient la meilleure part, car son port offre des avantages incomparables. En outre, la commission des docks, avec les puissants moyens qui viennent d'être mis à sa disposition, va en faire le plus commode et le mieux outillé du monde.

Souvenirs Tragiques.

Il y a des souvenirs à l'amer-tume de quels bien ne peut ajouter, écrit Jean Frolo. Peuples ou individus connaissent au cours de leur existence quelques-unes de ces grandes douleurs, qui marquent profondément les âmes. Le temps passe, qui répare les rames matérielles, mais qui laisse ouvertes les blessures morales. Chaque fois qu'une circonstance évoque le passé douloureux, la plaie saigne et l'angoisse renaît.

C'est le sentiment que tout cœur français éprouve à relire les récits de l'année terrible. C'est celui qu'on ressent en la revivant dans les mémoires, récemment traduits, d'un des officiers de l'armée victorieuse, le général Verdy du Vernois, dont le nom français (sa famille, exilée comme protestante par Louis XIV habitait l'Allemagne depuis deux siècles) aggrave encore, s'il est possible, l'apre émotion qu'inspire ce journal de nos désastres.

On a tenté dit sur l'inconscience de la politique napoléonienne, sur le crime qu'elle a commis en exposant, "d'un cœur léger", la France à une guerre pour laquelle elle n'était pas prête. I. y a comme un raffinement de cruauté à trouver dans le récit d'un officier prussien l'expression de la stupéur causée dans les rangs de nos envahisseurs par l'insuffisance de notre préparation.

Cette insuffisance éclatait à chaque pas, et le grand état-major allemand, qui connaissait pourtant tous les défauts de notre mobilisation et de notre concentration, ne s'attendait pas au mouvement général et précipité de retraite, par lequel furent servis ses desseins offensifs. Dès le début, la trahison et le ridicule parole: "Des lions conduits par des ânes", se verna sur plus d'un point. Les pertes des Allemands étaient énormes. Mais leur plan s'accomplissait avec une rigueur inflexible.

Les premiers chapitres des mémoires du général de Verdy du Vernois—alors colonel, chef de section à l'état-major—abondent en faits de ce genre: "La bataille aurait été beaucoup plus terrible, si les Français avaient utilisé à temps toutes les troupes qu'ils avaient pu amener sur le terrain. Heureusement pour nous on ne les dirigea pas sur le champ de bataille."

Dès le début aussi apparut l'illusion de ceux qui, confiants dans les proclamations allemandes, possédaient que la guerre ne serait ni terrible ni longue et que l'empereur seul et non la France, était menacé. "Heureusement", écrit de Verdy, Bismarck et les autres dirigeants pensent autrement sur ce sujet. Nous voulons mener les affaires de façon que la France ne puisse recommencer dans deux ans et qu'elle ait son compte pour longtemps... Et il nous est indifférent que ce soit un Napoléon, un Orléans, un Bourbon ou un autre qui la gouverne."

L'impassibilité et la méthode caractérisent l'état-major allemand. A chaque instant, et comme en pleine paix, on entend parler de bureau, de travail de bureau, d'heures de bureau. Les deux préoccupations dominantes sont d'assurer au service un fonctionnement absolument normal et régulier, à ses membres le réconfort d'une abondante et savoureuse cuisine. Et, si cher qu'il

soit ait coûté, on ne peut se défendre de rendre hommage à l'habileté sang froid des hommes qui, du côté allemand, menèrent cette guerre insupportable.

Ils plaisaient, au milieu des cadavres, avec une prodigieuse liberté d'esprit. Témoin ce trait que le choisis entre beaucoup d'autres. Le "brigand" était installé dans un cabinet où se trouvaient, jonchant le sol, un grand nombre de morts de la veille, que les sapeurs du génie avaient ordonné d'enterrer. Le comte Kutusov, attaché militaire russe, s'étant trouvé fatigué, s'étendit la face contre terre et, dans ce décor macabre, s'endormit du sommeil du juste. Sur quoi les sapeurs, prenant son uniforme vert pour celui d'un officier français et se saisissant pour son dernier conseil, se mirent en devoir de l'ensevelir. Il se réveilla, heureusement, en temps utile. Mais l'erreur des sapeurs fut, pour l'état-major du maréchal de Moltke, la source d'une bien grande gaîteté.

Les morts, occasion de ce qui est proprement funèbre, étaient presque tous allemands. Car tous les combats eurent lieu à Sedan et à Metz, nos adversaires beaucoup plus d'hommes qu'à nous-mêmes. Le résultat, cependant, était là, écrasant. Et le 21 août, de Verdy pouvait écrire: "En douze jours, après trois grandes batailles, presque toute l'armée française était enfermée dans Metz où, menacée par des forces considérables dans un petit espace de terrain, elle se voyait menacée d'une catastrophe presque inévitable."

A aucun moment, malgré d'inutiles héroïsmes, la fortune ne devait revenir sous nos drapeaux. Et l'étendue de nos revers allait étonner nos ennemis eux-mêmes. D'abord, ce fut Sedan. En l'absence de Mac-Mahon, blessé le matin, ce fut le général de Wimpfen qui négocia la capitulation: "Je reviens d'Afrique depuis deux jours, disait-il, les larmes aux yeux, et j'arrive ici pour être soumis à une pareille épreuve!" Mais, observe le général allemand, tous ces "raisonnements" ne pouvaient être acceptés. Et Moltke de répondre avec une froideur ironique au négociateur français: "Si vous n'acceptez pas mes conditions, demain matin, à neuf heures, à mon grand regret, l'ordre de commencer le bombardement sera donné."

Le lendemain, avant l'aube, Napoléon III traversait les avant-postes allemands, capitulant. En attendant que fut rédigé le projet définitif, il s'affaissa sur une chaise, à la porte d'une maison du village de Vendresse, fumant cigarette sur cigarette. "Je le voyais, écrit le colonel de Verdy, par la première fois. Il me parut petit, gros, et un teint terne. Le menton sur la poitrine, il avait l'air très calme, presque indifférent. Toutefois, les soupirs qu'il poussait de temps en temps indiquaient l'émotion qu'il éprouvait." Quelques heures après les troupes allemandes commençèrent la marche sur Paris.

A ce moment, de l'aveu d'un de leurs chefs, elles s'imaginaient que la guerre était finie et ne prévoyaient pas la résistance désespérée qui allait retarder de six mois encore leur entrée dans la capitale. Elles croyaient que la chute de Napoléon III réglait tout. Aussi que de plaisanteries plus ou moins délicates sur ce sujet! Ecoutez par exemple ce dialogue, à la table du roi de Prusse. Le roi vient de s'apercevoir qu'un des officiers présente regard l'heure. Il lui adresse alors la parole en ces termes:

— Vous avez encore à travailler, n'est-ce pas?

— Excusez-moi, sire, mais je calcule quelque chose.

— Et qu'est-ce donc, si vous le permettez?

— Sire, je crois pouvoir assurer qu'en ce moment même l'empereur Napoléon traverse la frontière et qu'il peut dire avec raison: "J'ai la France entière à dos."

Le roi se mit à rire en disant: "Quel horrible escarname!"

Après quoi, levant son verre, il s'écria: "Je bois pourtant à ce trait d'esprit."

— On n'était pas tendre, comme on voit, au grand état-major allemand.

Pen à pen, la marche en avant se donna. Paris fut l'investissement progressif de Paris. Lisez encore cette description, — si cruelle sous la plume d'un ennemi: "La colonne du dôme des Invalides jetait au loin ses reflets d'or. A droite, le Panthéon et les tours de Notre-Dame. Seuls, quelques bois, placés devant nous, nous cachaient les lignes d'investissement, en sorte que l'ensemble donnait l'impression d'un joli paysage ou d'un panorama." Les officiers allemands avaient d'ailleurs d'autres passe-temps. Et, pour se distraire, ils faisaient, à l'occasion, jouer les grandes eaux de Versailles. Il y avait aussi les obus du mont Valérien qui, en mettant le feu dans les maisons "éclairaient le paysage."

Nos revers cependant continuèrent. Prise de Strasbourg, prise de Metz, passage en Suisse de Bismarck, bombardement chaque jour plus rigoureux de Paris. Puis ce fut, dans le palais de Versailles, la proclamation de l'empire allemand. Et, le 27 février 1871, la signature des préliminaires de paix.

Tout était consommé. Le 1er mars, les Prussiens entrèrent à Paris. Et cette humiliation s'ajoutant à la perte de deux provinces, approchant, — mais trop tard! — à la France ce qu'il en coûte à un grand peuple de remettre ses destinées à la volonté d'un seul.

M. Lagrave et M. Dupont.

— Les "Débats" trouvent "régime" cette proposition de M. Dupont que l'ABEILLE a l'époque enregistrée. Et ils trouvent "désuètes de tout fondement" les explications par lesquelles le ministère a voulu se justifier en l'occurrence.

Il ne s'agit pas de ne peut pas nier que le décret du 15 avril 1902 ait chargé le commissaire général de nommer les membres du jury. Mais il prétend que, l'article premier du même décret ayant placé sous l'autorité du ministre du commerce l'organisation de la participation française à l'Exposition, M. Lagrave aurait dû soumettre la liste à l'approbation ministérielle avant qu'elle devint définitive et que, cette formalité n'ayant pas été remplie, les nominations faites aux membres du jury désignés par M. Lagrave n'ont aucune valeur. C'est une simple chicane. Il est évident que le commissaire général est placé sous l'autorité du ministre du commerce, qui a le droit de le révoquer et qui a fait de ce droit l'usage que l'on sait. Mais cela ne veut pas dire que tous les actes du commissaire général, pendant la durée de ses fonctions, doivent être soumis à l'approbation ministérielle pour être valables. Du

moment où l'article 3 du décret charge le commissaire de nommer les jurés sur des listes de présentation dressées par un Comité, sans réserver l'assentiment préalable du ministre, il est certain que les nominations sont régulièrement faites quand le commissaire les a signées.

Et ce qu'un préfet, demandant les "Débats", a besoin de la ratification ministérielle quand il désigne les fonctionnaires dont le choix lui revient de par les lois et les décrets? Non! — en bien, c'est la même chose.

Les "Débats" reprochent au ministre d'étendre sa "mesqueline vengeance" jusqu'aux personnes qu'avait désignées M. Lagrave.

Mais il semble bien que tel ne soit pas l'avis de M. Michel Lagrave. On lit, en effet, dans le "Temps":

M. Michel Lagrave nous fait connaître que, contrairement aux indications qui se trouvent dans la lettre adressée hier par M. Emile Dupont, président de la section française, au ministre du commerce, il n'a procédé avant son départ du Commissariat général de l'Exposition de Saint-Louis à aucune nomination de jurés et qu'en conséquence aucune notification à cet égard n'a pu être autorisée par lui.

Ces nominations ne peuvent être faites que par un arrêté du commissaire général. Aucun arrêté de ce genre n'a été pris par M. Michel Lagrave qui se proposait, en conformité du décret organique qui place l'organisation de la participation française sous l'autorité du ministre du commerce, de lui soumettre avant toute décision les nominations projetées.

La thèse de M. Trouillot a donc pour elle M. Lagrave.

LE CHIEN COMESTIBLE

En France, le chien comestible n'est pas connu, sauf en cas de disette, comme pendant le siège. Le républicain, en effet, de voir cet "ami de l'homme" figurer sur une table et on considérerait presque cela comme une demi-anthropophagie.

Il n'en est pas de même partout. Chez les anciens, le chien était un mets recherché. "La chair du chien, dit Hippocrate, échauffe, dessèche et fortifie; mais elle est difficile à digérer." Pline, de son côté dit: "Non pers regardant les petits chiens comme un aliment si pur qu'ils s'en servaient comme de victimes expiatoires. Encore au jourd'hui, leur chair est servie dans les repas faits en l'honneur des dieux."

De nos jours, les chiens sont le régiment de certaines peuplades nègres de l'Afrique, ou on les mange soit frais, soit séchés. Chez les Batakés dans le Bas-Congo, ils sont soumis, avant d'être mangés à un véritable supplice: quand ils sont gras à point, on leur rompt les quatre membres et on les laisse gisant et gémissant pendant de longues heures. Cette pratique est née pour d'autres animaux domestiques et même pour l'homme destiné à être mangé (les Batakés sont anthropophages). Les noirs prétendent que la douille rend la viande plus tendre. Le chien est souvent mis, après de longues souffrances, tout vivant sur le feu, sur lequel on le retourne pour brûler tous les poils.

Mais c'est surtout chez les Chinois que le chien comestible est apprécié et d'usage général. C'est là un régal de gourmet. Ce chien est d'une espèce particulière, appelée "chow chow", assez semblable au chien de Poméranie ou loulou. On en distingue deux variétés, l'une à long poil (c'est la plus estimée, la plus riche), l'autre à poil court mais très fournis.

Les chow-chow sont engraisés soigneusement avant d'être mangés. Chez les marchands de comestibles de la plupart des villes de l'Empire, on les trouve suspendus à l'étal, avec leur tête et leur queue, côte à côte avec des chats, et, dans les fermes de la campagne, on voit de ces animaux logés dans de petites cages assez semblables à nos épinettes pour engraisser la volaille. Ils restent ainsi pendant quinze jours ou trois semaines condamnés à une immobilité presque absolue et ne reçoivent comme nourriture qu'un mélange de riz et de farine d'orge.

En Chine, il n'est pas de repas, de banquet, de dîner officiel sans, comme plat de résistance, un chow-chow accommodé de la façon la plus savante. Un filet ou un jambon de chien figure sur toutes les tables des riches. Le chat est platé un plat de la classe pauvre.

Quant à la manière de le préparer pour la cuisson, elle est en tous points semblable à celle qu'emploient nos charcutiers pour le cochon de lait.

Le chien à poil long a une certaine valeur, et en Mandchourie, ainsi qu'en Mongolie, six de ces animaux constituent souvent à eux seuls la dot d'une jeune fille. Non seulement leur chair se vend un prix relativement assez élevé, mais encore, grâce à la douceur et à la finesse de leurs poils, on fait avec leurs peaux de tapis, des descentes de lit et de couvertures qui sont très recherchées. La Chine exporte chaque année pour plus de deux millions de francs de ces peaux de chiens aux Etats-Unis.

LE CHERCHEUR

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

En attendant "David Garrick" et les autres les plus remarquables du théâtre américain qui tendra l'édifice la semaine prochaine au Casino du Parc Athlétique, Walter Edwards et sa troupe se font bruyamment applaudir dans "The Sign of the Four". Malgré le mauvais temps, ce spectacle de bonnes salles qui se leve chaque soir au rideau. C'est une preuve indiscutable du talent des artistes du Parc Athlétique.

WEST END.

Les Flood, des acrobates comme on en voit rarement, les Fiermanes, les Piccolo Midgets, et Bresnan et Miller, des jongleurs dans leur comédie musicale, donnent un spectacle qui amuse tout le monde au West End. En même temps la musique de l'orchestre du professeur Paolletti est très applaudie, comme d'ailleurs les deux autres nouvelles et intéressantes biographies. La semaine prochaine programme entièrement nouveau.

Excursion à bon marché le 13 août.

Via Queen et Crescent Route. Pour les détails s'adresser au bureau des billets, 211 rue St-Charles.

Revue des Deux Mondes.

13, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA Livraison du 1er août 1904.

- Au-delà de l'abîme, de...
- L'effluence de Bordeaux, par M. Ferdinand Brunetiere, de l'Académie française.
- Les Allées et la Paix en 1813.
- Les bases du traité de Francfort, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.
- Une correspondance inédite de Sainte-Beuve. Lettres à M. et Mme Juste Olivier (1843-1861), dernière partie.
- La Chine et les Pulpes européennes (1894-1904), par M. René Pinon.
- Le travail dans la grande industrie. - La Bature et le tissage. - Le lin et le jute, par M. Charles Benoist.
- Revue scientifique. - Etudes nouvelles sur la greffe des plantes, par M. A. Dastre.
- Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes.
- Bulletin Bibliographique.

Le jago Parker.

Exopus, N. Y., 11 août. — Le jago Parker a lu avec intérêt aujourd'hui les journaux et particulièrement les commentaires sur son discours d'acceptation, mais il n'a fait aucune observation.

Il a fait une promenade à cheval dans le voisinage de manoir, accompagnant une voiture qui renfermait quelques-uns de ses hôtes.

Il n'y a pas eu de visiteurs marquants à Rosemont aujourd'hui.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE.

EDITION HEBDOMADAIRE.

EDITION DU DIMANCHE.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIEME PARTIE.

DANS LE DESER.

Il le força, pour ainsi dire, à avaler la gorge de sang qui y

resta t encore. Puis, charitablement, il s'agenouilla près du malheureux et tenta de le rappeler à lui-même, par de douces paroles, par de confortants propos d'espoir et d'assistance.

Enfin, ses efforts furent couronnés de succès. Gaston de Beauverdes recouvra quelques forces, comme ses compagnons l'avaient fait avant lui.

Ses membres s'agitèrent, ses prunelles parurent moins hagardes.

Et, pen à pen, la lucidité de son cerveau reparut, il reconnut ses compagnons, leur sourit, comme pour les remercier.

Un quart d'heure plus tard, il se trouvait debout, et revenait à pas lents aux côtés de Maurice Datterre et de Bessières, vers l'endroit où ce dernier avait attaché son échappe.

Tout se marchant, l'ex-captaine lui expliqua à quelles circonstances bizarres tous trois avaient dû leur salut.

— Mais, j'y songe, dit tout à coup l'étranger, en s'adressant particulièrement à de Bessières, vous n'avez peut-être pas tiré tout le parti possible de l'animal si heureusement tué par vous?

— Comment cela? demanda l'ex-captaine, tire brèvement de redoutables jointures et profondes.

— Indispensables à notre alimentation immédiate.

— Oh! du chacal, ce doit être affreusement mauvais, dit remarquer Maurice.

— Qu'importe! répartit de Bessières, M. de Beauverdes a raison.

D'ailleurs, nous n'avons pas le choix des aliments, puisque ces damnés Touareg nous ont tout volé.

A la guerre comme à la guerre! Nous mangerons du chacal, mes amis!

— Rôti, appuya plaisamment Gaston de Beauverdes.

La bonne humeur philosophique du jeune homme reprenait le dessus, en dépit de la gravité de l'heure.

— Oh! il était temps d'arriver, s'écria Maurice Datterre, en montrant de loin à ses compagnons des sillonnées de quadrupèdes qui semblaient rôder autour d'un point unique.

— En effet, appuya de Bessières, ces carnassiers sont revenus et se préparent, sans doute, à dévorer leur congénère mort.

— Ceci prouve, ajouts gravement Gaston de Beauverdes, que certain proverbe affirmant que les loups ne se mangent pas entre eux n'est peut-être pas tout exact.

— Et tout cas, il ne peut s'appliquer à d'autres fauves.

— Même à ceux qui ressemblent d'assez près aux loups.

— C'est vrai, affirma de Bessières.

— Le chacal tient, en effet, à la fois du loup et du renard, bien que certains naturalistes le représentent comme une sorte de chien sauvage d'Orient.

La taille de cet animal est à peu près égale à celle du loup, sa structure assez semblable, et son poil est de la même couleur.

Mais il s, comme le renard, la queue touffue et cela suffit à le différencier.

Cependant, il tient aussi du chien sauvage par les mœurs.

Comme ce dernier, il gratte le sol pour déterrer sa proie.

Il est doué, si l'on peut dire ainsi, d'une grande voracité. Il se jette avec une avidité toute particulière sur les cadavres et les matières animales en décomposition.

Enfin le chacal vit en troupes plus ou moins nombreuses et s'associe presque toujours à d'autres carnassiers pour chasser.

Le plus souvent il accompagne la hyène ou le lion dans leurs expéditions nocturnes, et il profite des restes que le roi des fauves abandonne après ses repas, fût-ce seulement de ses os.

— Vous êtes un zoologiste très distingué, mon cher de Bessières, remarqua Gaston de Beauverdes.

— Du moins, j'ai quelque expérience des choses de l'Afrique, riposta ce dernier.

Hélas! j'y ai vécu si longtemps!

Mais ne perdez pas de vue

notre objectif, et commençons d'abord par mettre en fuite les mauvais camarades du décadé.

En disant cela, de Bessières s'élança le premier vers le lieu où rôdaient les chacals affamés.

Il courait en levant les bras et en poussant des cris destinés à effrayer les animaux.

Ses compagnons l'imitèrent aussitôt.

Quelques minutes plus tard, les trois hommes se trouvaient réunis autour du cadavre de carnassier, définitivement abandonné par ses congénères.

— A présent, qui de nous va faire le boucher? demanda Maurice d'un accent perplexé.

— Moi, répliqua tranquillement Gaston de Beauverdes; je m'y connais un peu.

En achevant, l'aéronaute fonilla dans l'une de ses poches. Il se tira bientôt un couteau solide et trop élégant, certes, pour l'usage qu'il allait en faire.

Puis, assez humblement, il commença de dépecer le chacal dont le cadavre était encore tiède.

Après un quart d'heure de travail relativement pénible, il se redressa.

— Malheureusement le combustible est très rare, fit remarquer Maurice.

— Bast, riposta Bessières, avec un peu de courage et de patience, nous amasserons assez de brossailles pour faire griller cette viande.

Allons, à l'œuvre, mes amis! Et, préchant d'exemple, sur ces derniers mots, l'ex-captaine brandit son sabre large et frappa la brousse, pourtant très courte et menue, de coups vigoureux.

— Maurice, ramassez, cria-t-il, préparez des fagots.

Gaston de Beauverdes, lui aussi, se mit à abattre les maigres branchages qui constituaient toute la végétation de ce sol aride.

Derrière eux, Maurice ramassait consciencieusement les débris.

Une demi-heure plus tard, il avait réussi à préparer une douzaine de petites fagots, un plat de petite taille de brossailles.

— Maintenant, à la cuisine, fit gaiement Gaston de Beauverdes, en ramassant à pleine brassée le combustible précieux.

En peu d'instants, les trois ingénieux compagnons eurent allumés dans le sol une sorte d'autre, où ils entassèrent les branchettes.

De Bessières déclara un morceau de son écharpe, le posa sur le bois.

— Pierre de silex, il la frappa vigoureusement sur la lame de son sabre targe.

Quelques étincelles jaillirent. L'étoffe prit feu. Grâce au souffle puissant de Gaston de Beauverdes, tout à fait remis, et qui s'efforçait ainsi d'aviver la combustion, une flamme claire s'éleva bientôt crépitante.

Alors de Bessières planta solidement l'arrière-train du chacal au bout de son sabre, et présenta la chair au feu.

Gaston de Beauverdes, ayant compris sa manœuvre, piqua la venaison de l'autre côté, de la même manière.

Et la viande saignante, ainsi tenue en suspens au-dessus des flammes, commença de cuire en grésillant.

Une odeur fade de chair grillée s'éleva, une fumée acre enveloppa les fugitifs.

Autour du feu, ces trois hommes vêtus de leurs costumes touareg, les mains rouges de sang, présentaient un aspect sinistre, encore accentué par les ténébreuses nocturnes et la solitude de cette région désolée.

Bientôt la viande du chacal se trouva suffisamment cuite.

Elle fut coupée en trois morceaux à peu près égaux, par Gaston de Beauverdes, puis distribuée.

Et chacun des trois malheureux fugitifs commença de manger. Ils devraient plutôt, avec une